

TROIS QUARTS DE SIÈCLE D'UN SAINT-AUBANNAIS.

d'après **Daniel GUILLOT**

"Péchiney" dès la naissance

Dans la maternité « Péchiney » rue Adrien Badin, Mme DUVIERRE la sage femme tient à bout de bras un nouveau saint-aubannais qu'elle vient d'aider à venir au monde comme les centaines d'autres enfants qu'elle a vu naître dans cette maternité.

L'usine n'avait que vingt cinq ans lorsque notre petit saint-aubannais vit le jour.

Les années de guerre furent difficiles pour ses parents qui, arrivant de Toulon, étaient des « étrangers » pour la population bas-alpine paysanne. Son père après le travail allait, sur un vélo aux pneus remplacés par des tuyaux d'air comprimé, chercher de quoi faire manger sa petite famille. Malgré l'argent proposé, peu nombreux étaient les paysans qui acceptaient de lui vendre des légumes.

C'est aussi dans ces années de restrictions que la « goutte de lait » fonctionnait à plein régime. Etablie dans une maison au bas de l'actuelle rue Edouard BRANLY. Cette « goutte de lait », véritable institution, employait quelques personnes qui préparaient et stérilisaient les biberons pour les nouveaux nés afin de leur faire bénéficier de lait convenablement

préparé. Ceux-ci avaient donc droit tous les jours à une douzaine de biberons stérilisés, livrés par paniers de six que les parents ou les frères les sœurs venaient chercher deux fois par jour. Cette « goutte de lait » cessa de fonctionner après la guerre.

"Péchiney" et le système éducatif

Quelques années plus tard c'est au jardin d'enfants et à « l'école libre » que notre garçon commença son éducation. En réalité l'école libre par opposition à l'école laïque était l'école Péchiney puisque les instituteurs étaient payés par l'usine. C'est pour cela aussi que la distribution des prix se faisait en présence du maire, du directeur de l'usine et du curé. Toutes les semaines les enfants avaient droit à un cours religieux et même les quelques enfants maghrébins y participaient..... C'est aussi à cette époque que le premier de la classe avait droit, en fin de trimestre, de porter la « croix d'honneur ». Notre petit saint-aubannais y eut droit une fois et ce n'est pas sans fierté qu'il alla attendre son père lors de la sortie de l'usine.

Les filles quant à elles pouvaient aller à « l'école libre de filles » dont les enseignantes étaient des religieuses de la même congrégation que celles de l'hôpital. Le temps des récréations

générât une belle clameur de rires et de cris de toutes ces demoiselles... On ne peut oublier toutefois que les élèves de l'école libre ne fréquentaient pas trop ceux de l'école laïque.... (séparation de l'église et de l'état.) Les octogénaires d'aujourd'hui doivent se rappeler que l'école publique se trouvait en lieu et place de l'agence postale actuelle. Ceux qui préparaient le centre d'apprentissage se souviennent de la « maison SORGUE » et de l'établissement qu'ils fréquentaient alors ; là où le restaurant d'entreprise accueille aujourd'hui le personnel de l'usine et les habitants de la commune.

Dans les années quarante, les rues étaient éclairées sommairement et l'hiver, le chemin entre l'école et la maison était bien sombre. En cette période de nombreux annamites creusaient des tranchées dans la cité et les enfants avaient peur de ces hommes aux yeux bridés. Le soir notre jeune garçon, craignant sans doute une mauvaise rencontre, marchait au milieu de la rue en sifflant le plus fort possible l'air de « Chiquito », film qui l'avait impressionné.

Hélas les établissements scolaires n'étant pas aussi nombreux qu'aujourd'hui il fallut que notre écolier abandonne sa cité pour Aix en Provence afin de pouvoir y poursuivre ses études. Période difficile pour ce jeune garçon de onze ans quand il fallut quitter la famille pour aller en pension pendant sept ans....

Ses copains ne choisirent pas tous la

même voie et le centre d'apprentissage de l'usine en fit d'excellents ouvriers ou de bons techniciens.

La compagnie Péchiney voulait former ses dessinateurs et après deux ans passés en Auvergne nous retrouverons notre natif de Saint-Auban en bureau d'étude à une époque où plus de soixante dessinateurs témoignaient de l'activité de notre usine.

Une usine "pluriethnique"

Saint-Auban était après la « dernière » guerre une cité ouvrière en pleine effervescence et un nombre considérable d'ethnies différentes en faisait une véritable tour de Babel. Les pays du sud étaient les principaux pourvoyeurs de main d'œuvre et dans l'usine les différents services étaient souvent composés de travailleurs de même origine. L'atelier d'alumine recevait les Portugais, l'électrolyse les Grecs, la chaufferie des Espagnols et des Maghrébins, les Italiens à la maçonnerie, les Polonais les Arméniens les Vietnamiens les Russes répartis un peu partout. L'explication était simple : la compagnie demandait à un ressortissant étranger de faire venir parents ou amis pour renforcer les effectifs et donc le nouveau venu se trouvait sous la « responsabilité » de celui qui l'avait fait venir (bon moyen de faire pression sur ces travailleurs). C'est aussi pour plus de facilité à communiquer entre eux que les travailleurs de même origine se retrouvaient dans les mêmes ateliers. La

présence de tous ces travailleurs immigrés explique l'appellation de certaines rues comme rue A, rue B, rue H plus facile à mémoriser. Depuis, bien entendu, ces rues ont été rebaptisées. C'est aussi après la guerre que le responsable des relations humaines de Péchiney, ancien amiral, recruta dans la marine les anciens marins que la guerre avait chassés de leurs bateaux. Une forte proportion d'agents de maîtrise et contremaîtres issus de la « Royale » formèrent « l'amicale des anciens marins ». Amicale qui à son tour fit venir d'autres marins et permit aux jeunes qui voulaient servir dans la marine de s'engager ou d'accomplir leur service militaire sur les navires de la flotte française.

La cité vivait au rythme de la sirène de la chaufferie qui marquait les postes ainsi que les horaires à la journée. Les entrées et sorties de l'usine étaient assorties dans les rues de Saint-Auban de rires et de conversations à haute voix dont on a perdu le sens depuis bien longtemps. Jusque dans les années cinquante peu de travailleurs possédaient une voiture et l'avenue principale de Saint-Auban s'animait véritablement à mi-journée et en fin d'après midi.

Les cars « Pierre » amenaient le personnel de Manosque, de Digne, de Sisteron et villages environnants les fameux cars verts déversaient devant l'usine leur chargement de main d'œuvre voisine dans une ambiance très souvent joyeuse (surtout après un passage à la cantine « Pierre »)

Tout de Babel je l'ai dit, Saint-Auban n'a cependant jamais été le centre d'un racisme exacerbé et peu à peu tous les nouveaux arrivants se sont mélangés, par affinités ou même par mariage pour faire aujourd'hui une population typiquement saint-aubannaise. On ne peut cependant oublier le temps où les Portugais, les Espagnols les Polonais étaient logés dans un même quartier. Il est encore plus loin le temps où les mariages entre français de souche et nouveaux étrangers étaient considérés comme mésalliance voire comme motif de discorde dans certaines familles. Comme dans les mines le partage d'un même travail rapproche les hommes et la camaraderie finit par vaincre la bêtise humaine.

La camaraderie au travail se ressentait d'autant plus que l'on se trouvait dans un même service et davantage encore si on était posté.

La vie dans Saint-Auban

Dès la création de l'usine la compagnie « Péchiney » fit construire une cité pour recevoir tous les travailleurs. Maisons alignées le long de rues ou d'avenues droites et perpendiculaires comme aux Etats-Unis mais différemment équipées en fonction de leur attribution aux ouvriers, à la maîtrise ou à l'encadrement. Phénomène très rare, la société fit construire un peu partout dans Saint-Auban des alignements de garages pour les employés qui acquerraient une voiture et on imagine

difficilement aujourd'hui que les magasins qui bordent le cours Péchiney étaient d'anciens garages.

Le « service cité » s'occupait de l'entretien et des réparations des différentes maisons car les peintures et les tapisseries étaient renouvelées gratuitement mais suivant une périodicité correspondant à l'échelon hiérarchique du locataire...

L'entreprise BIBAL, que tous les anciens connaissent, s'occupait de toute la plomberie et de l'adduction d'eau de la cité. Pendant de nombreuses années cette entreprise occupait un bâtiment ancien sur l'avenue Alsace Lorraine. C'est dans ce même bâtiment que la droguerie BIBAL dépannait ceux qui n'avaient plus de gaz ou qui cherchaient : vis, rondelles ou tuyaux... sans oublier les enfants qui fréquentaient assidûment la droguerie pour y acheter, ou chaparder, bonbons et friandises.

Chaque maison avait un jardin et chacun y faisait pousser des légumes qui suscitaient l'envie des voisins. Il faut dire que l'eau était gratuite et que suite à la pose de compteurs, les gazons ont bien changé de couleur.

Pendant de nombreuses années, l'eau au robinet n'étant pas des meilleures. On allait chercher l'eau consommable aux différentes fontaines disparues aujourd'hui et autour desquelles s'organisaient de belles batailles aquatiques pendant la période estivale. Il fallait faire tourner le volant supérieur

pour faire couler l'eau et la corvée d'eau se transformait vite en jeu. Ces fontaines étaient branchées sur un réseau particulier qui alimentait l'hôpital et... quelques maisons de la direction car l'eau était une eau de source.

Quand la journée de travail s'achevait, les bars, bistrots et restaurants s'animaient et que ce soit à la cantine de l'usine, au Centre récréatif, chez « Stratos », à l'hôtel Villiard, chez KIKI, au bar du Fournas, chez « Ferrand » les soirées se prolongeaient souvent très tard.

La cité n'était pas aussi étendue qu'aujourd'hui et au-dessus de la route nationale on ne trouvait que le Centre récréatif, une partie du quartier « Fanchironnette », les chalets et quelques baraquements abritant, coiffeur, cordonnier ou entreprise de peinture.

Le centre de la cité était déjà la place Péchiney, vaste tumulus de terre dans lequel furent creusées des abris durant la guerre, cernée par plusieurs commerces dont la fameuse S.A.D.A où tout le monde s'approvisionnait avec un immense comptoir circulaire et une caisse où trônait la gérante telle la caissière du Grand Café. C'est aussi sur le bord des fenêtres de la S.A.D.A que les jeunes hommes de la cité s'asseyaient après le travail lors des beaux jours et regardaient passer les jeunes filles qui comme par hasard choisissaient cette heure pour venir faire leurs courses... Combien d'idylles se sont nouées à ces

occasions ? C'est à cette époque que les jeunes saint-aubannais empruntaient la voiture du brave Marcel GIRAUD (la B14 à damiers jaune et noir) pour aller dans les bals des villages voisins ou même pour aller durant l'été jusqu'au bord de la mer. Quelles expéditions !!

A coté de la place « Péchiney » avaient été bâties les « Halles » qui durant de nombreuses années furent un peu la « zone commerciale » de Saint-Auban avec un tas de boutiques aujourd'hui disparues et parmi lesquelles on pouvait trouver une poissonnerie, une épicerie, une fleuriste, des marchands de légumes et même une boucherie. Quelle animation tous les matins quand les mères de famille venaient faire leurs achats !!

Face aux halles, les douches recevaient la population qui n'avait pas de salle de bain ainsi que tous les enfants scolarisés que nous étions pour une douche par semaine. Mme RITTER nous faisait obéir au doigt et à l'œil et il ne serait venu à aucun d'entre nous l'idée de lui tenir tête....

Le jeune saint-aubannais que j'étais allait de temps en temps au cinéma avec ses parents et à cette époque peu de villages possédaient une telle salle des fêtes. Jouxant l'entrée des douches, le porche d'accès à la salle de cinéma a vu passer des milliers de saint-aubannais et je revois toujours M. et Mme SORGUES, l'une délivrant les billets et l'autre les contrôlant à l'entrée de la salle de spectacle. Les jeunes amoureux se

pressaient sous le balcon pour être un peu isolés du reste des spectateurs ... Les sièges en bois n'avaient rien à voir avec les fauteuils de nos jours mais nous les trouvions fort bien. Je comprends aussi pourquoi nombreux étaient ceux qui apportaient un coussin pour rendre les sièges plus confortables.

En quelques années les commerces fleurirent tout autour de cette place et on a peine aujourd'hui à imaginer qu'elle fut tant animée.

A proximité du bar « chez Stratos » les célibataires, forts nombreux en ce temps là, trouvaient refuge dans quatre bâtiments joliment baptisés «*La Durenço* », «*Lou Mistran* », «*La Bleoune* », «*Lou Soulèn* », avec un couple de gardiens M. et Mme BERNASCONI que nous connaissions tous. Et oui les saint-aubannais se connaissaient tous car jusqu'aux années cinquante, la cité se limitait principalement à la route Nationale à l'ouest, la rue du Barrasson au nord, l'avenue Alsace Lorraine au sud et le bout du plateau à l'est. Il y avait bien le quartier de la piscine construit juste avant guerre qu'on pourrait aujourd'hui appeler quartier sud en opposition au quartier nord, au-dessus de la place « Péchiney ». Les jeunes que nous étions ne se rencontraient pas trop en dehors de l'école et nos jeux se déroulaient principalement dans les bois entourant le terrain d'aviation pour les uns et au vallon du barrasson pour les autres. Nous autres « du sud » jouions aussi dans le terrain vague où s'installaient les

cirques et où se trouve l'actuel groupe Paul LAPIE.

L'avenue Alsace Lorraine nous servait dans ces années là, de piste d'essai pour les fameuses « carrioles » que les plus grands confectionnaient avec des planches et des roulements récupérés à l'usine. Nous montions alors à plusieurs sur les grandes carrioles et la course se terminait bien souvent dans la descente de la gare où les freins et le palier de direction, actionnés aux pieds, ne pouvaient plus rien pour modifier la trajectoire du bolide lourdement chargé. Il faut dire que la circulation du moment nous laissait le champ libre entre les passages de camions « willeme » chargés de bauxite. Le mercurochrome était largement utilisé par nos mères. Nos terrains de jeux n'étaient pas les mêmes mais nous nous retrouvions lors des colonies de vacances. Les voyages en train nous donnaient l'occasion de chanter tous ensemble « *Saint-Auban est bâti sur roche, Saint-Auban ne périra pas...* » De l'école libre ou laïque, nous étions de vrais saint-aubannais !

En novembre 1942 furent construits d'autres bâtiments pour célibataires, les C.E.G.1 et C.E.G.2 le long de la route nationale qui servirent au personnel d'entreprise et aux travailleurs nord africains lors de la fermeture des campements dans lesquels on les avait cantonnés durant des années près de l'usine et même à l'intérieur de celle-ci pour la population annamite. Dans ces campements la vie était difficile et pour tous ces expatriés les conditions d'accueil furent plus que rudimentaires.

"Péchiney à l'église"

Catholique pratiquant comme une majorité des ouvriers ou cadres (le directeur était pratiquant ce qui peut expliquer cela), notre petit gars allait à la messe dans l'église nouvellement construite par la société Péchiney en remplacement de l'ancienne chapelle en bois qui datait de la création de l'usine. L'église fut baptisée « église de Jésus ouvrier » et l'autel de granit est toujours gravé d'une pensée symbolique : « priez et travaillez ». Cette église ne ressemblait en rien à toutes celles de la région et sa magnifique charpente apparente, ses orgues et son aménagement intérieur en font encore une belle église.

La venue de la télévision pour l'enregistrement d'une messe fut la cause de la disparition des lustres originaux et de la fresque du chœur de l'église que les responsables de l'usine se permirent de faire enlever puisque l'établissement religieux leur appartenait. Comme beaucoup d'enfants en ce temps là, le petit saint-aubannais servait, la messe, les mariages, les baptêmes et les enterrements sans oublier les processions dans les rues de la cité. Le mois de juin étant le mois des « reposoirs », les préaux de l'école de filles s'ornaient de roses et de fleurs de genêts créant des décors champêtres magnifiques.

C'est aussi à cette époque que les jeunes pouvaient aller chez les scouts ou les louveteaux. Une sortie à la source Perrin devenait une véritable expédition puisque après le stade il n'y avait que des

champs de blé ou d'immenses chênes qui ont disparu lors de la construction du quartier de la Casse.

"Péchiney" à l'hôpital

Pendant sa tendre enfance notre garçon subit comme un grand nombre de ses copains l'ablation des amygdales et des végétations à l'hôpital de Saint-Auban. Un oto-rhino de Digne venait régulièrement procéder sans anesthésie à l'opération rituelle que les enfants subissaient saucissonnés dans un drap. Maintenus sur les genoux de l'infirmier de l'usine aux bras de boxeur qui ne laissaient aucune chance de fuite au jeune opéré.

Hormis ces interventions d'un autre âge, l'hôpital de Saint-Auban et son bloc opératoire n'avaient rien à envier aux hôpitaux des villes avoisinantes. Les chirurgiens JOUVE et MEYER y venaient régulièrement et mon père fut opéré d'un ulcère à l'estomac comme de nombreux saint-aubannais, soignés ensuite par des religieuses dévouées et compétentes. Les travailleurs accidentés furent durant de nombreuses années soignés à l'hôpital avant d'être dirigés vers les hôpitaux voisins lorsque la congrégation des religieuses rappela celles-ci en son sein. En effet il aurait fallu embaucher du personnel médical pour les remplacer et la société Péchiney Saint-Gobain ne voulut pas s'engager dans cette voie.

Le dispensaire de l'hôpital dirigé par Mlle AUBERT assurait les mêmes soins

que les services d'urgence actuels et une présence quasi permanente d'infirmières, de médecins ou de religieuses ne laissait personne dans l'embarras.

"Péchiney" et le sport

Un peu plus grand, l'enfant que j'étais bénéficia des installations sportives, stade, gymnase, piscine qui firent de Saint-Auban un chaudron d'équipes sportives craintes et reconnues dans toute la région et même au plan national. Un stade bien équipé et une piscine d'avant garde ont permis à de nombreux jeunes saint-aubannais de profiter du professionnalisme de M. BOURRIEL pour découvrir et développer des aptitudes sportives dans différentes disciplines. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque tout était gratuit, depuis les cours jusqu'aux équipements et que les équipes de foot et de basket ont fait vibrer bien des supporters saint-aubannais.

C'est aussi dans ce contexte que furent organisées les fameuses coupes inter-usines qui firent voyager bien des jeunes travailleurs de l'époque pour défendre nos couleurs sur les terrains, dans les piscines ou sur les pistes de ski.

Presque toute la population saint-aubannaise et surtout les jeunes, fréquentait assidûment la piscine nouvellement construite et du haut des plongeoirs les « tarzans » du moment impressionnaient la gente féminine. Les jeunes gens plus âgés profitèrent de la

présence du terrain de vol à voile pour « s'envoyer en l'air » avec plus ou moins de bonheur et donner à la plateforme vélivole une renommée nationale et même internationale grâce aux records mondiaux de durée ou d'altitude.

Quelques évènements marquants

La guerre ne fut pas pour la cité une période tragique, cependant deux ou trois fois la lugubre sirène du « parc à bois » sur l'actuel chemin de crête nous obligea à descendre dans les caves ou à nous cacher dans les collines boisées d'où nous avons assisté au mitraillage de l'usine sans trop de dégâts. L'enfant que j'étais se souvient précisément de ces avions qui piquaient vers l'usine et nous survolaient à basse altitude nous donnant l'impression que nous étions visés. En revanche la fin de la guerre fut l'occasion de grandes fêtes et je me rappelle du bal des maquisards dans le gymnase du stade où un mannequin ressemblant à Hitler, pendu aux poutres, m'impressionna véritablement.

Un événement majeur a troublé l'usine et la cité durant les années quarante. J'étais gamin et je me souviens parfaitement de cette nouvelle qui fit le tour de Saint-Auban semant partout la consternation : M. GRABINSKI est mort !! Cet homme aimé et respecté comme directeur de l'usine venait d'être tué dans sa petite voiture par un camion au virage du monument aux morts de Château-Arnoux.

Ce virage extrêmement serré, jusqu'au déplacement du monument aux morts, place de la résistance, était déjà un point noir pour la circulation. La disparition brutale de M. GRABINSKI a marqué tous ceux qui travaillaient à l'usine et son humanisme reste dans les mémoires. Aujourd'hui nombreux doivent être celles et ceux qui ignorent pourquoi une rue et un stade portent le nom de cet homme généreux.

Dès la fin des années quarante les saint-aubannais organisèrent une grande kermesse dans la cour de l'école libre et à cette époque c'est une véritable fête qui durant deux jours rassembla toute la population. La clairette de Die y coulait à flots et la recette de cette kermesse renouvelée pendant plusieurs années permit la création de la colonie « Joie et Soleil » de Chauffayer.

C'est au début des années cinquante qu'un autre événement troubla la quiétude de la cité. Sur tous les arbres des affichettes promettaient récompense à ceux qui aideraient à trouver le coupable de l'assassinat de la famille Drumond et qui allait vite devenir l'affaire Dominici. Tout le monde parlait de cette affaire et le commissaire SEBEILLE suivi de la cohorte de journalistes séjournait souvent à l'hôtel VILLIARD. Ce fut une période où les commentaires allaient bon train, chacun donnant sa version des faits, les discussions devenaient vite très animées. Il faut dire que des parents de la famille Dominici étaient bien connus à Saint-Auban et qu'un ouvrier de l'usine se

rendant au poste du matin avait été parmi les premiers témoins.

En 1956, tout le personnel de l'usine fut invité à fêter les cinquante ans de la Cie Péchiney. Une véritable fête cette année là rassembla tous les travailleurs de l'usine et le doublement des salaires lors de cet anniversaire témoignait de la bonne santé de la société. Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Un autre événement marquant pour l'usine et pour moi fut la période de mai 68.

Qu'on soit pour ou qu'on soit contre, l'occupation de l'usine durant trois semaines en mai 68, fut pour tous les travailleurs un moment important. Avoir la responsabilité d'une usine même lorsqu'elle est presque toute à l'arrêt relève d'une prise de conscience que les années ne peuvent me faire oublier. Organiser les tours de garde, l'entretien des ateliers que nous voulions rendre propres, l'arrêt des fabrications qu'on nous avait dit, non redémarrables... les interventions sur la cité, les distributions de carburants, et même des salaires. Rester éloigné de sa famille, organiser tous les jours les prises de paroles, maintenir le moral des grévistes. Tout cela fait mûrir un homme en quelques jours. Le temps a passé et les résultats aujourd'hui ne sont certainement pas à la hauteur de nos espérances.

La fin de la grande cheminée... Durant de nombreuses années elle attira le regard des passants et servit même d'emblème à notre cité. Du haut de ses cent vingt mètres elle surveillait l'usine

et le « plateau ». La fameuse cheminée du carbure dût céder sa place à la fin des années quatre vingt et ce n'est pas sans efforts que les spécialistes du dynamitage eurent raison de la dame de béton. En effet elle refusa une première fois de toucher terre et il fallut doubler la dose d'explosifs pour que le symbole de l'usine du moment s'effondre dans un nuage de poussière sous les yeux d'une grande partie de la population qui du haut du plateau la virent disparaître pour toujours.

Cette disparition avait été précédée vingt ans auparavant par une terrible explosion qui un dimanche matin précipita tous les habitants sur leur balcon où au bord du plateau pour voir une immense flamme causée par l'inondation du four à carbure, générant des milliers de mètres cube d'acétylène qui ne demandaient qu'à exploser. Heureusement une fois de plus le saint patronyme de la cité devait veiller sur elle et aucune victime ne fût à déplorer pour une explosion qui aurait pu être fatale.

L'entrée de l'usine "Péchiney"

L'entrée de l'usine se faisait par la « tranchée » sombre et étroite, creusée dans le « pouding » et qui ressemblait en plus grand aux tranchées de la grande guerre. Les années passant, la tranchée s'agrandit pour laisser place à une entrée plus conforme à la renommée de l'usine. C'est dans cette tranchée que furent piégés de nombreux travailleurs lors de l'explosion du chlore en décembre 1926.

Au bout de ce sombre accès une porte métallique se fermait et s'ouvrait aux différents postes et les gardes se trouvaient dans un réduit qu'on a de la peine à imaginer de nos jours. C'est là aussi que se trouvait les « pointeuses » et l'heure de la sortie était aussi l'occasion d'une longue file de travailleurs qui faisaient la queue pour pointer. Les pointeuses ont laissé la place à de nouvelles badgeuses qui peu à peu ont disparu.

C'est au bord de la « tranchée » que furent construites l'infirmerie et les douches. Durant de nombreuses années avant l'installation de vestiaires dans les services, le personnel utilisa les douches à la sortie de l'usine. L'ambiance à chaque sortie faisait penser autant à un hammam, tellement la vapeur y était dense, qu'à un parloir où l'on échangeait sur mille et un sujets. L'infirmerie quant à elle fut bien équipée car les accidents, brûlures ou intoxications étaient fréquents. Les anciens que nous sommes se rappellent tous du Dr JOURDAN qui précéda d'autres médecins mais qui eut la particularité de suppléer le médecin de la cité. A l'infirmerie de l'usine Mlles de QUEYRIEL, MAGRON, BREBAN ... ont soigné de nombreux employés pour des blessures plus ou moins graves avant d'être relayées par le personnel infirmier beaucoup plus jeune.

L'usine et le village de Saint-Auban aujourd'hui

Après de nombreux changements de patronat, Péchiney Saint-Gobain, Rhône

Progil, Choé chimie, Atochem, Arkéma, Kemone, l'usine a perdu peu à peu de son importance dans le domaine de la chimie et le choix délibéré de certains de faire disparaître la recherche a conduit progressivement à la réduction de productions. La venue d'un patronat de « pétroliers » a provoqué l'abandon de certains secteurs et petit à petit les « Elf » ou les « Total » ont laissé Saint-Auban disparaître presque entièrement. On commémore cette année les cent ans de l'usine, je préfère me souvenir de tous les moments passés avec mes camarades de travail, moments de joies et de peines mais moments où l'on avait le sentiment de faire partie de l'usine.

Saint-Auban a été aussi le berceau de ces enfants qui sont devenus des personnages connus dans divers domaines, sportifs, artistiques ou culturels, Alain BOGHOSSIAN, le footballeur, Liliane GUIOMAR la santonnierme meilleure ouvrière de France, Bernar VENET le sculpteur mondialement connu, Michel BONZI le couturier spécialiste des robes de mariées. Issus de milieux modestes ils font la renommée de notre village.

SAINT-AUBANNAIS D'ABORD...

Après quarante années passées dans différents services le petit saint-aubannais fit valoir ses droits à la retraite et depuis dix sept ans il regarde atterré l'usine réduire ses activités et diminuer ses effectifs.... Mais où est donc passée cette époque où les ouvriers allaient ensemble à l'usine et chahutaient dans la tranchée. Où est passée la grande

société Péchiney qui dans le contexte de paternalisme de l'époque faisait incomparablement plus pour les travailleurs que les sociétés anonymes d'aujourd'hui. Et ce malgré le fait que durant des années les habitants de Saint-Auban furent logés suivant leur rang dans la hiérarchie ouvrière et que dans les commerces, les épouses de directeurs ou d'ingénieurs avaient droit d'être servies avant les femmes d'ouvriers... Malgré le fait que les enfants d'ingénieurs ne fréquentaient pas les enfants d'ouvriers... tout cela c'est du passé !

La cité a été cédée à la commune, la plupart des maisons ont été achetées par les employés, les gardes privés ont disparu. Un village peu à peu se construit puisque maintenant on n'est plus obligé de quitter sa maison dès la retraite, on rencontre des anciens qui

parlent de Saint-Auban d'hier, on voit des joueurs de boules durant la journée chose impossible auparavant car tous les habitants étaient actifs et travaillaient tous les jours. La baisse d'activité ouvrière et le contexte actuel ont dépeuplé le véritable centre de l'ancienne cité mais nous nous devons de refaire vivre cette cité qui nous a vu naître.

Il y a dans notre village des gens venus d'ailleurs à qui nous devons raconter notre histoire pour qu'ils se sentent véritablement "SAINT-AUBANNAIS".

Saint-Auban, le 06/06/2016

Daniel GUILLOT

